

ABDELAZIZ BARAKA SAKIN

LE CORBEAU  
QUI M'AIMAIT

*Roman traduit de l'arabe (Soudan)  
par Xavier Luffin*

ÉDITIONS ZULMA  
*Paris • Veules-les-Roses*

La couverture du *Corbeau qui m'aimait*  
a été créée par David Pearson.

Titre original :  
أحبنى الذي الغراب  
Baraka Sakin, Abdelaziz

La citation de T. S. Eliot est tirée de *Terre inculte*,  
traduit de l'anglais par Pierre Vinclair,  
Hermann, 2018.

© Abdelaziz Baraka Sakin.  
© Zulma, 2025, pour la traduction française.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma  
n'hésitez pas à consulter notre site.  
[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)



*Ô toi qui tiens la barre et qui regardes droit au vent,  
Pense à Phlebas, qui fut jadis comme toi beau et grand.*

T. S. ELIOT

*Terre inculte*



## *Un cœur sain*

Je suis tombé sur lui par hasard, arrivant de Paris pour effectuer un voyage professionnel de routine. C'était devant la gare de Graz, en Autriche, tout près de l'imposante porte vitrée qui sépare le bâtiment de l'extérieur. Il tenait dans la main droite une cigarette presque entièrement consumée, un fragile cylindre de cendres qu'il n'avait pas encore secouées et dont s'échappait une mince fumée, tandis qu'il tendait la main gauche pour quémander un peu d'argent.

Je l'ai reconnu au premier regard. Pourtant, il avait beaucoup changé durant ces deux dernières années – il était devenu aussi maigre qu'une tige de bambou, un peu plus grand, les cheveux en broussaille, quant à sa barbe, parsemée de quelques poils blancs, on aurait dit qu'il ne l'avait pas rasée depuis plus d'un an. Il dégageait une forte odeur de crack et de bière bon marché – lui qui n'avait jamais rien consommé de tel auparavant. Même sa peau autrefois d'un noir luisant était devenue pâle, jaunâtre même. Ses yeux grands et bons

étaient tout ce qui restait de mon ami de toujours, Adam Saad Saadan, qu'on avait plus tard surnommé Adam Ingiliz – Adam Angleterre. Ses pupilles étaient désormais ses seuls papiers d'identité, infalsifiables, ineffaçables. Je me suis avancé vers lui dans un élan de tendresse, je lui ai tendu la main pour le saluer tout en l'appelant d'un air désolé :

— Adam Ingiliz...

Il a fait deux pas en arrière, sans même me tendre la main en retour, laissant mon geste en suspens, alors j'ai retiré la mienne d'un air gêné. Il m'a dévisagé froidement, s'est tu encore un moment, comme s'il cherchait mon image ou mon nom dans les méandres de son cerveau embrumé, et ensuite, calmement, il a tiré une courte bouffée de sa cigarette, avant de faire tomber par terre le cylindre de cendres suspendues. Il a ensuite projeté quelques nuages de fumée dans les airs, rehaussé un peu son bermuda – un bermuda en jean avec de grandes poches gonflées comme si elles contenaient des ballons. On voyait ses longues jambes minces s'étirer entre sa veste et ses chaussures en cuir, comme deux colonnes de bronze – il semblait avoir grandi. Il a fait un pas vers moi, s'approchant tellement que je pouvais sentir le souffle de ses lèvres sèches sur mes oreilles. Il m'a demandé d'une voix faible et étouffée, dans cet anglais raffiné qu'il maîtrisait déjà lorsque nous étions

ensemble à l'école secondaire :

— Auriez-vous cinquante *cents* ?

J'ai eu l'impression que mon corps s'était alourdi, que j'allais tomber dans un précipice sans fin, comme attiré inexorablement par le sol, j'arrivais difficilement à me retenir. En manque d'oxygène, j'ai aspiré une grande bouffée d'air, et je me suis souvenu alors de ce que l'on m'avait dit quelques mois plus tôt à Paris : « Ton copain s'est fait manger. » Ils voulaient dire qu'il n'avait plus toute sa raison, mais ils ne savaient pas où il était, imaginant même qu'il était désormais dans l'autre monde. Sur le moment, je n'y ai pas prêté attention, sans doute parce qu'il était tellement têtu, déterminé à traverser la Manche : alors qu'il avait déjà essayé plusieurs fois en vain dans sa tête, il n'avait encore jamais tenté l'aventure pour de bon lorsque nous étions dans la Jungle. Il passait son temps à discuter des plans des passeurs, pour finalement refuser chaque fois leur offre. Mais le pire, dans le cas d'Adam Ingiliz, c'est qu'il craignait la mer autant que les camions. Il aurait voulu qu'un passeur lui promette de le faire passer sur un bateau de plaisance ou un bateau de pêche, plus sûr, ou encore par le train. Tout cela alors qu'il n'avait que quatre mille dollars sur lui, une somme qui fondait tous les jours un peu plus. Ce n'était pas complètement impossible, mais

tout de même très difficile à réaliser, la traversée vers la Grande-Bretagne devenant chaque jour plus compliquée. Adam Ingiliz le savait très bien, mais l'entêtement et l'espoir l'aveuglaient. Il avait aussi refusé de tenter sa chance ne fût-ce qu'une fois en France, en Autriche ou en Allemagne, où on aurait peut-être accepté sa demande d'asile, en fermant les yeux sur les accords de Dublin et sur le fait que ses empreintes digitales avaient été prises en Italie. Mais lui s'acharnait à répéter un seul mot, avec un entêtement mêlé d'un espoir ambigu : l'Angleterre.

Si bien qu'Abou Diako, un vendeur ambulant de la Jungle, avait fini par le surnommer Adam Ingiliz. Quant à moi j'étais retourné à Paris, ma demande d'asile ayant par chance été acceptée, sans doute grâce au fait que je n'avais laissé aucune empreinte digitale à mon arrivée en Italie ou dans n'importe quel autre pays européen, que je n'étais pas de ceux qui ne voyaient de salut qu'en Grande-Bretagne, et que je n'avais pas pour ambition de devenir professeur d'anglais. Oui, il était têtu et agressif, accroché à son rêve : se rendre en Grande-Bretagne, parler anglais comme s'il était né au cœur de Londres, s'inscrire à l'université d'Oxford pour y étudier la linguistique et ensuite devenir professeur. Seules deux options s'offraient à moi : rester avec lui, dans cette foutue Jungle, à attendre éternellement la chimère d'une traversée

sans risque, ou bien tenter ma chance ailleurs, et c'est ainsi que je l'ai laissé seul là-bas. D'une façon ou d'une autre, j'ai ensuite perdu le contact avec lui, en vérité c'était lui qui en avait décidé ainsi, il trouvait que j'étais trop pessimiste, frustré, sans ambition – « un mec banal » pour reprendre ses mots.

Maintenant, me voilà rongé par un sentiment de culpabilité, les questions me dévorent littéralement comme une hyène. Comment ai-je pu l'abandonner, après la vie si riche que nous avons menée ensemble depuis tout petits et jusqu'aux dangereuses routes de l'exil ? Je ne peux pas oublier qu'alors que tout le monde m'avait abandonné sur la Route des fourmis – je m'étais foulé la cheville en passant la frontière entre la Turquie et la Bulgarie avec la police à nos trousses –, je me suis appuyé sur son épaule une journée entière, puis il m'a porté sur son dos dans des chemins de montagne escarpés, jusqu'à ce que nous nous soyons sortis. Aurais-je pu lui éviter ce sort si j'étais resté avec lui dans la Jungle, en croyant à son rêve, sa fougue et sa patience qui me semblaient vains, par reconnaissance de ce qu'il avait fait pour moi ? Mais peut-être serais-je devenu fou moi aussi, exactement comme lui ? Que devais-je faire désormais ? Je ne me le pardonnerai jamais, et le plus difficile à avouer est la manière dont nous nous sommes séparés dans la Jungle, après

cette dispute idiote. Non, je ne me le pardonnerai jamais. Je peux encore entendre le bruit des pierres que nos pieds ont foulées. Je ne me le pardonnerai jamais. A-t-il oublié cet épisode, comme il a oublié tout le reste ? A-t-il délibérément refusé de me serrer la main ? Ou alors, a-t-il vraiment perdu la raison et la mémoire ?

Dans une sorte de songe, les souvenirs des jours passés, les lieux et les événements se sont mis à tourner dans ma tête. Cinq ans plus tôt, en mai 2018, mon ami Adam Ingiliz et moi-même nous étions retrouvés à Graz, arrivés à pied depuis la ville de Szombathely, en Hongrie, en tentant d'éviter les policiers. Le trajet entre les deux villes nous avait pris deux jours entiers. Nous étions arrivés à Graz vers vingt heures, épuisés, en guenilles. Même nos chaussures étaient lacérées, ces chaussures qu'un généreux jeune homme italien nous avait achetées là-bas, en Hongrie, où il travaillait comme technicien dans un cirque – il fabriquait et réparait les accessoires et autres atours des clowns, comme leurs véhicules, leurs ballons qui volaient dans les airs, mais aussi les feux d'artifice et d'étranges monocycles. Il nous avait raconté un tas de détails curieux à propos de son travail, mais aussi à propos du courant religieux auquel il appartenait, dont je n'avais jamais entendu parler auparavant. C'est lui qui nous avait amenés en voiture, de Venise, sa ville natale, jusqu'à Zagreb,

où il travaillait cette saison-là, un trajet qu'il faisait régulièrement. Initialement, il s'était mis d'accord avec le passeur bangladais pour que chacun lui paie cent euros. Mais il refusa finalement de nous laisser payer lorsqu'il apprit que nous n'étions que de misérables réfugiés qui traversaient l'Europe à pied, partis de la fameuse Route des fourmis, cette route qui ne figure sur aucune carte au monde, qu'aucun géographe ne mentionne. Au contraire, c'est lui qui nous donna cinquante euros et nous remercia d'être de si bonne compagnie, nous souhaitant bon voyage jusqu'en Grande-Bretagne. Il nous donna aussi quelques conseils utiles sur l'itinéraire à suivre, suggérant de nous rendre d'abord en Autriche, pays voisin de l'Allemagne, puis à Calais, en France, sur la côte de la Manche. Nous avons donc suivi ses conseils, nous rendant d'abord à Szombathely en bus, puis à Graz à pied, car si la police nous arrêtait avant d'arriver en Autriche, quel que soit le pays, elle nous renverrait immédiatement en Italie. Or il y avait de nombreux contrôles entre les deux villes, qu'il s'agisse des bus ou des véhicules de particuliers. « Un ami m'a conseillé de ne jamais me retrouver seul avec des policiers, sans témoin, qu'en pensez-vous ? »

En réalité, c'est tout à fait par hasard que nous étions arrivés en Italie. D'autres migrants nous avaient même conseillé d'éviter ce pays, car nous serions contraints d'y donner nos empreintes, c'est

pourquoi il fallait plutôt passer par la Slovénie pour entrer directement en Autriche. Mais une fois en Slovénie nous étions montés dans le mauvais bus, dans un village dont j'ignore le nom, tout près de la frontière italienne, sans savoir que ce bus se rendait à Trieste, où la police nous arrêta et nous transféra à Venise. Là-bas, nous avons dû demander l'asile conformément au traité de Dublin en laissant nos empreintes. Au poste de police, nous fûmes interrogés séparément. Nous nous retrouvâmes avec un tas d'autres réfugiés, des Arabes, des Africains et même des Asiatiques, hommes, femmes et enfants. Certains venaient de traverser la mer Méditerranée et la police les avait interceptés près de Venise et dans les alentours, interrompant leur marche vers le cœur de l'Europe. D'autres avaient suivi la Route des fourmis pour finir d'une manière ou d'une autre en Italie, exactement comme Adam Ingiliz et moi. La route peut parfois se montrer moqueuse et se refuser à vous comme une femme coquette.

Nous avons été interrogés séparément, dans des bureaux différents. Pour ma part, j'ai refusé de livrer mes empreintes, j'ai aussi nié être soudanais, faisant mine d'avoir des problèmes de mémoire et d'être malade. J'ai même vomi un filet de liquide jaunâtre et putride qui termina sa course sur l'appareil utilisé pour prendre les empreintes. On me transféra alors à l'hôpital où la police me laissa